

Daniel Widmer

Pensées du soir

La brume du lac est remontée vers la ville. Le clocher du quartier sonne les quatre sommations, qui annulent les pensées et font dresser l'oreille. «Il est l'heure juste, citoyens, comptez les coups», affirme le beffroi aux accents révolutionnaires. Tranquillement, je laisse tomber mon livre et j'additionne jusqu'à douze ... Est-ce juste? Etais-je attentif? Comme toujours, je doute, mais n'en laisse rien paraître à moi-même et je me décrète qu'il est déjà minuit, comme si j'avais deux têtes qui pensaient ensemble, celle qui doit décider et celle qui s'interroge. Au terme de ma journée, je venais de parcourir la plus belle nouvelle de Tchekhov, qui raconte une consultation médicale, et je tissais ma lecture avec ma propre vie, revenant sur les événements du jour. Le médecin a l'esprit d'escalier et c'est en descendant les marches vers la nuit qu'il pense à ce qu'il aurait pu faire ou dire. Ramené à l'ordre un instant par l'horloge, je poursuis dans mes pensées ...

Ma lettre de condoléances était-elle trop conventionnelle, alors que j'essuyais des larmes en perdant cet homme qui avait su si bien me raconter la nostalgie de son pays? Mon diagnostic de dissection aortique était juste et je pourrais me féliciter de l'avoir découvert simplement en interrogeant et en examinant, sans scanner; pourtant ce soir, je suis triste d'avoir perdu un homme que j'estimais infiniment. Il est si rare de rencontrer un poète. Il avait composé dans sa tête une épopée qu'il m'avait récitée une fois sur le pas de la porte, en vers rimés et, comme Homère, il ne l'avait jamais écrite: l'histoire de son pays laissé derrière lui et des baraquements de l'inhospitalité suisse. J'étais tellement étonné de l'entendre ce jour-là que j'ai cru qu'il avait appris les stances d'un grand écrivain de chez

lui ... Il n'était pas facile de le convaincre et pourtant cette douleur qui le traversait de part en part m'avait poussé à le persuader fermement d'aller à l'hôpital. J'aurais aimé l'y envoyer avec plus de douceur mais le temps était plus court que l'art. Il a juste refusé de prendre l'ambulance trop chère et a voulu se rendre aux urgences en taxi, malgré le danger. Il a vécu dix jours après son opération, affrontée en sachant où il pouvait aller, sans regrets que pour les siens. Le bonheur de l'avoir rencontré, de lui avoir rendu service durant vingt ans, se teinte ce soir de mélancolie.

Et j'y songe, en sera-t-il toujours ainsi? De pouvoir connaître la vie des gens. De se laisser surprendre et de s'étonner. De s'accorder le temps du diagnostic en écoutant simplement, en questionnant, en palpant. D'observer son émotion s'installer tout en sachant décider dans l'urgence ou se laisser aller à la prudence voire à la douceur. De soigner en sachant se faire tantôt paternaliste, tantôt négociateur, au gré de ce qu'il convient d'être au moment favorable. De cultiver l'esprit d'escalier, avec soi ou entre confrères, pour apprendre des manques. De laisser l'activité de son âme cultiver la vertu en accomplissant des actions raisonnables. En bref le bonheur? ... Qu'en sera-t-il quand la Suisse aura fait don de sa médecine à l'Assurance? Quand on aura délocalisé le rôle de l'Etat – garant des libertés – au profit du profit? Quand il faudra faire juste, économique, rapide et efficace tout de suite, sans se préoccuper du reste? Peut-être, alors, que moi aussi j'écrirai le poème du passé, de mon émigration, et que les rimes m'aideront à vivre dans un monde devenu cynique et inhabitable, baraquement d'infortune définitivement provisoire, sous la terreur du fric.